

ALBERT SLOSMAN

**la vie
extraordinaire
de
Pythagore**



les portes de l'étrange


ROBERT LAFFONT

15

LES PORTES DE L'ETRANGE
Collection dirigée par Francis Mazière

LA VIE
DU MEILLE AUTEUR
chez le même éditeur :
EXTRAORDINAIRE
LE GRAND CATALOGUE (1976)
LES SURVIVANTS DE L'ATLANTIDE (1978)
DE PYTHAGORE

8.2
42400
(40)


ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

242

LES PORTES DE L'ÉTRANGER
Collection dirigée par Francis Masurel

DU MEME AUTEUR
chez le même éditeur :

LE GRAND CATACLYSME (1976)
LES SURVIVANTS DE L'ATLANTIDE (1978)

84
15

DL-18-2-179-34621
ALBERT SLOSMAN

LA VIE
EXTRAORDINAIRE
DE PYTHAGORE

« Pythagore, rempli des connaissances sublimes, surpassait en lui-même les découvertes de tous les âges, et lorsque d'un instant tout entrant le monde, il se voyait à découvert, il se voyait être, mais d'un moment il se voyait être, et il se voyait être d'homme. »

« Car c'est au nom de l'homme qu'il est né, et il cause la crainte de l'homme présent, et le don de la puissance, et le don de la science, et le don de la sagesse, et le don de la gloire, et le don de la vie, et le don de la mort, et le don de la résurrection, et le don de la vie éternelle. »

(Histoire des Philosophes, tome II.)

« Car c'est au nom de l'homme qu'il est né, et il cause la crainte de l'homme présent, et le don de la puissance, et le don de la science, et le don de la sagesse, et le don de la gloire, et le don de la vie, et le don de la mort, et le don de la résurrection, et le don de la vie éternelle. »

(Fragment cité par Cl. Alexandre dans Les Stromates, tome II.)



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DL-18-12-1979-34651

LA VIE
EXTRAORDINAIRE
DE PYTHAGORE



Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris, Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Editions Robert Laffont S.A., Paris, 1979
ISBN 2.221.00309-8

... EN GUISE DE PROLEGOMENES :

« Pythagore, rempli des connaissances sublimes, renfermait en lui-même les découvertes de tous les âges ; et lorsque s'abandonnant tout entier à la méditation, non seulement il découvrait la nature de tous les êtres, mais d'un même coup d'œil il embrassait dix, vingt âges d'homme. »

EMPEDOCLE

(*La Vie de Pythagore* - trad. Dacier.)

« Pythagore a mérité plus qu'aucun autre une place dans l'histoire, car l'agrément du discours et le don de persuasion lui étaient propres à un tel degré, que toute une ville s'assemblait autour de lui comme pour jouir de la présence d'un dieu. »

DIODORE DE SICILE

(*Histoire des Philosophes*, tome II.)

« Car c'est au nom de l'Homme qu'Adam a été façonné, et il cause la crainte de l'homme pré-existant, lequel était en lui, précisément. Et les Anges furent frappés de stupeur à cette vue. Et vite, ils dissimulèrent leur œuvre ! »

VALENTIN

(Fragment cité par Cl. d'Alexandrie dans *Les Stromates*, livre II.)

« L'Univers n'est si resplendissant de Divine Poésie, que parce qu'une Divine mathématique, une Divine combinaison de nombres, règle ses mouvements. »

Sa Sainteté PIE XI

(*Dernière homélie pascalle.*)

« Psychologie, c'est la science qui étudie les lois de la vie humaine, et qui cherche à expliquer les actions et les réactions de l'homme en fonction de ses caractéristiques individuelles et sociales. Elle s'intéresse à la manière dont l'homme perçoit, apprend, se comporte et se développe au cours de sa vie. Elle est une discipline scientifique qui vise à comprendre l'homme en tant qu'être complexe et multidimensionnel. »

RIEN NE SERT A L'HOMME

DE TENTER DE DOMINER LA NATURE

S'IL NE SE CONFORME PAS A SA LOI.

A. S.

« L'homme est un être qui cherche à comprendre la nature et à s'en servir. Il a besoin de la nature pour vivre et pour prospérer. Mais il ne peut pas dominer la nature, car elle a ses propres lois. L'homme doit apprendre à vivre avec la nature et à respecter ses lois. C'est la seule manière de garantir sa survie et son bien-être. »

Propos de Sénèque

(Lettres des Philosophes, tome II)

« C'est un grand malheur que de vouloir dominer la nature. Car elle est plus puissante que nous et elle nous impose ses lois. Nous devons nous soumettre à ses lois et nous adapter à son rythme. C'est la seule manière de vivre en harmonie avec elle. »

Valérius

(Épigrammes, tome II)

« L'homme est un être qui cherche à comprendre la nature et à s'en servir. Il a besoin de la nature pour vivre et pour prospérer. Mais il ne peut pas dominer la nature, car elle a ses propres lois. Nous devons nous soumettre à ses lois et nous adapter à son rythme. C'est la seule manière de vivre en harmonie avec elle. »

Les Sages de Rome

(Lettres romaines, tome II)

INTRODUCTION

La présentation dans cet ouvrage, de la vie exceptionnelle d'un Sage tel que Pythagore, peut paraître incongrue ou bizarre aux lecteurs plutôt habitués à découvrir dans les volumes précédents¹ celles émergeant des temps lointains, qui se perdent dans la nuit des âges. Néanmoins ce n'est qu'une apparence trompeuse, car notre héros, s'il est né grec, devint dès sa vingtième année, un pur esprit égyptien au sens antique du mot.

Il ne faut pas oublier que Pythagore, ou plus exactement Pythagoras, n'est qu'une phonétisation hellène d'un nom sacré, hiéroglyphique, celui-là même qui devint le sien lors de l'achèvement de ses onze années d'initiation dans plusieurs « Maisons de Vie » des temples égyptiens, et qui lui fut donné par le pontife du collège des Grands-Prêtres.

En effet, dès sa première année où lui fut prodigué l'enseignement, ô combien spécifiquement spirituel, son extraordinaire intelligence, et sa faculté de perception, assimilant tous les rites devant aboutir à la Suprême Connaissance, lui valurent la reconnaissance de son aptitude divine à l'accession

1. Lire à ce propos, avec profit, du même auteur : *Le Grand Cataclysme et Les Survivants de l'Atlantide*, parus aux Ed. Robert Laffont.

du Savoir. Aussi, celui qui s'appelait à son arrivée du nom de son père : Mnésarchos, fut-il intronisé à l'aboutissement de ses études du patronyme envié et respecté de tous, de : « PTAH-GO-RA » (Ptah = Dieu, Gô = Connaissance, Râ = Soleil). Autrement dit : « Celui qui connaît Dieu tout autant que le Soleil. » Ou encore : « Celui qui connaît l'Univers. »

Comme l'attestent tous les écrits de ce temps, le jeune Mnésarchos était le fils d'un bourgeois de Samos, tailleur de pierres précieuses. Il était né dans cette île ionienne, une des plus florissantes de cette Grèce antique, la nature l'ayant doué d'un port bien abrité. Son enfance fut sans histoire, passée probablement à rêver en contemplant du haut d'une colline les taches brunes des rochers sur fond d'azur de la mer.

Afin de mieux suivre la biographie, pas à pas reconstituée, sur chacun des lieux où il vécut, que ce soit à Samos ou à Crotone, à Héliopolis ou à Dendérah, et de mieux comprendre les enchaînements de pensées qui le conduisirent à devenir Pythagoras en rentrant en Grèce, tout imprégné par son auréole de « Mathématicien-Philosophe-Retour-du-Pays-Sauvage », ce sera lui-même qui narrera les principaux épisodes de sa vie, ceux qui firent à ses propres yeux sa « Connaissance de l'Univers ».

Les faits historiques ainsi décrits restent cependant authentiques. Ils n'ont pas été faciles à replacer dans leur véritable contexte, certes, tels ceux concernant les fameux « Nombres d'Or » attribués par l'école pythagoricienne, dès Philolaos, à leur maître. Bien souvent, il a fallu les recouper avec d'autres éléments mieux préservés de l'usure du temps, ceux datant d'une époque gréco-romaine postérieure.

L'intérêt primordial des documents de cette

période provient de ce que la plupart d'entre eux sont des copies et recopies de textes beaucoup plus anciens. Comme ceux relevés dans la « Double Maison de Vie », attenante au temple de la Dame du Ciel, à Dendérah, en Haute-Egypte. Cette école, parmi les plus réputées et les plus vénérées, fut précisément celle où le futur Sage acheva son initiation. Là, les hiéroglyphes surgissant du plus vieux passé parlent encore aujourd'hui. Le maniement intégral des « Combinaisons Mathématiques Divines » s'y retrouve gravé sur les murs, dans sa signification littérale d'antan. Le fil d'Ariane permettant de s'y retrouver débute dans les souterrains jouxtant la crypte du nord-ouest, près de l'entrée d'un autre couloir cachée par une pierre mobile, et découverte fortuitement il y a un siècle par l'éminent égyptologue français : le vicomte Emmanuel de Rougé. Dans son rapport adressé au ministre de l'Instruction publique en 1885, il pressentait d'ailleurs fort bien la vérité, sans y croire !

Dans cet entrelacs invraisemblable de couloirs, de pièces aux formes géométriques les plus diverses, de souterrains, de chausse-trapes, se sont trouvées rassemblées toutes les formulations mathématiques astrales ayant trait à l'Harmonie Cosmique régie par la Loi Divine. Le lien unissant tous ces calculs était celui qui permettait de dégager les influences bénéfiques et maléfiques qui astreignaient chaque Créature à obéir au Créateur, faute de quoi le Mal l'emporterait sur le Bien, faussant l'équilibre de la Création tout entière.

Malgré son apparente complexité, la Loi se retrouve dans toutes les configurations célestes à plus ou moins longue échéance. La reproduction de tous les mouvements à une échelle terrestre exacte permettait d'en connaître tous les rouages, de les

mécaniser en quelque sorte, en les asservissant pour la bonne cause.

Aussi, les principales constellations célestes, les « Fixes », ainsi que les planètes de notre système solaire, les « Errantes », retrouvèrent leurs figures quotidiennement changeantes, dans les sous-sols aux cloisons mobiles. De jour, comme de nuit, se trouvaient ainsi reproduits dans le vif tous les aspects géométriques calculables. Sur le terrain étaient, en quelque sorte, exactement dessinés les « Douze » de la « Grande Ceinture » si l'on conserve pour s'exprimer l'antique terminologie hiéroglyphique, qui nommait ainsi nos actuelles douze constellations zodiacales du ciel. Elles emprisonnent l'équateur céleste, enfermant notre système solaire à environ une centaine d'années-lumière, comme avec une véritable ceinture. Ce qui fait que d'après les textes primordiaux, les radiations émanant des douze soleils des dites constellations se dirigent uniquement vers notre propre Soleil, qui répercute les divers influx sur terre grâce aux planètes qui les interceptent de temps à autre. D'où des réactions prévisibles et calculables quant à leurs effets. Tout ceci a d'ailleurs été amplement expliqué dans un autre livre¹.

Mais gare au novice, ou au curieux trop avide, qui s'aventurerait au hasard de son seul flair ! Il ne pourrait jamais retrouver sa route dans les couloirs, et son point de départ aurait pratiquement disparu avant de s'apercevoir et de comprendre ce qui lui arrive ! Il mourrait dans d'horribles souffrances au cas où une chute mortelle au fond d'une oubliette ne se serait pas produite auparavant par

1. Lire à ce sujet du même auteur : *Le Temple de la Dame du Ciel*.

l'ouverture d'une des centaines de cloisons mobiles mues par le sable fin des contrepoids mécaniques ! C'est cet endroit qui, bien plus tard, une fois perdu, devint si légendaire en son nom de « Grand Labyrinthe ».

Ce sera donc au travers de ces lieux fantastiques parcourus dans son extraordinaire vie, que Pythagore fera renaître son initiation. Il revivra ainsi tous ses états d'âme, faisant pénétrer nos intellects jusqu'aux plus lointaines limites de la compréhension de la Connaissance. Non pas seulement celles qui nous sont accessibles par les adeptes continuateurs de l'école pythagoricienne, déformées et amplifiées par la mythologie grecque la plus évidente, mais surtout avec le Savoir intégral transmis à travers les millénaires grâce aux gravures hiéroglyphiques. Ce furent elles, d'ailleurs, qui servirent de « livre » de lecture au futur maître, lorsque le pontife du collège des Grands-Prêtres décida d'entreprendre l'éducation de cet étranger très jeune, parvenu là tel un envoyé de Dieu, afin de recevoir le flambeau divin du Savoir originel. alors qu'il paraissait près de disparaître !

Car ici, un drame inexorable ne va pas tarder à se jouer, suivant une trame parfaitement connue de ceux qui allaient mourir ! Le pontife, dernier rejeton de la théocratie supérieure assurant la suprématie pharaonique des « Aînés de Dieu », savait qu'il ne tarderait pas à être assassiné sous peu par des envahisseurs perses. Ce à quoi il songeait avant tout était que sa disparition terrestre n'entraîne pas la perte de la compréhension traditionnelle des annales religieuses originelles de son peuple qui fut l'élu de Dieu. Or, aucun élève ne lui semblait digne de parvenir au degré suprême de l'initiation avant l'arrivée de notre héros, survenant fort à

propos à l'ultime moment, tel un signe du destin. Et cet arrêt réellement céleste se justifia hélas amplement, puisque peu après, comme nous le verrons, Cambyse, le despote fou qui dirigea l'invasion perse de 525 avant J.-C., égorgea lui-même au coutelas, non seulement le pontife, mais plusieurs prêtres.

Nous assistons là à un phénomène prémonitoire extraordinaire, tout comme si l'adolescent encore imberbe qui débarqua sur cette rive-ci de la « Grande Verte », la mer Méditerranée de l'époque, était celui qui était attendu pour devenir le seul lien restant entre l'ancien monde et le nouveau qui naîtrait après que le chaos se serait calmé ! Cela peut paraître invraisemblable, et à tout le moins surprenant, mais il convient de se souvenir que ce sixième siècle avant notre ère fut celui de la troisième et dernière décadence historique de la chronologie pharaonique.

C'est pourquoi, avec une sorte de rage de se survivre à travers ce jeune étranger, les prêtres l'adoptèrent et lui apprirent le maniement du langage sacré ainsi que toutes ses subtilités. A tel point que Ptah-Gô-Râ pensait égyptien et vivait de même lorsque arriva l'époque critique. L'envie, la jalousie, la délation, ainsi que l'impiété la plus infâme fleurissaient autour du temple, précipitant la chute de ce qui fut durant plus de quatre millénaires le « Deuxième Cœur de Dieu » : Ath-Ka-Ptah, que les Grecs phonétisèrent en Ae-guy-ptos, et les Français en Egypte.

Toutes les conditions prédéterminées étaient réunies au ciel, et nulle créature de la terre ne pouvait freiner la colère de l'Eternel ! Mais afin que la Loi soit sauvegardée, Ptah-Gô-Râ était intronisé avant que le drame ne se dénoue ! Auréolé de son savoir

immense et de sa nationalité grecque, il fut épargné des envahisseurs. Ayant même été blessé, ce furent les chirurgiens perses qui le soignèrent. Il fut emmené en déportation à dos d'âne, vers une incarcération dorée auprès des savants et des mages d'Éctabane et de Babylone. Il y resta encore seize années avant de pouvoir retourner enfin en Grèce !

Dans cette nouvelle et dure expérience, il eut le temps d'approfondir l'enseignement reçu et d'élaborer les prémices de la philosophie qu'il tenterait d'inculquer, en vain, à ceux qui étaient ses compatriotes. Cette vie hors pair ne se réalisa donc que parce qu'elle eut lieu à cette date. Elle fut l'aboutissement logique du canevas tissé depuis plus d'un siècle durant cette décadence historique.

La fin amorcée depuis si longtemps se précipitait, malgré tous les efforts désespérés des derniers sages et du pharaon Amosis pour endiguer le vent de folie qui semblait annihiler et paralyser les Justes. C'étaient les dissensions fratricides qui triomphaient au milieu de luttes vaines, et que les factions ennemies enfonçaient, profitant de la situation. A tel point que le dernier roi fit appel, en ultime recours, à des légions mercenaires grecques, pour l'aider à conserver son sceptre et à reprendre un semblant d'autorité. Malgré la précarité du pouvoir qui lui resta, il ne put faire autrement que d'ouvrir largement, en contrepartie, les portes du delta du Nil aux Athéniens et à leurs alliés des îles Ioniennes.

Ce fut alors une ruée épique de bric et de broc, qui amena en Egypte une affluence record de commerçants, certes, mais également de truands de toutes les espèces, avides de gains rapides, qui vinrent ainsi chercher fortune à moindre frais chez les « sauvages » ! Ils pensaient duper ceux qu'ils venaient presser comme des citrons bien mûrs,

mais ils n'eurent en réalité que des miettes à ramasser. Tout comme les Sages et philosophes qui vinrent, plutôt par curiosité que par esprit de recherche ou de lucre !

Ainsi en fut-il de l'exode samien. Cette population essentiellement maritime et marchande, très active de ce fait, vint fonder une colonie qui devint rapidement une ville prospère entourant un port bien abrité : c'était Naucratis, située à l'embouchure de la branche principale du delta. Et ce fut là que débarqua le jeune Mnésarchos accompagné de sa mère, ayant accosté tous deux grâce à un navire venant directement de Samos, et appartenant à un armateur, ami de la famille.

Mais bien avant eux, Solon, Thalès et Anaximandre, entre autres, y séjournèrent plus ou moins longuement. Tout comme le feront plus tard des chercheurs soucieux de mieux comprendre d'où ils venaient : Platon, Plotin, Eudoxe, Euclide, Archimède, Erathosthène, et plusieurs centaines d'autres. Mais aucun ne tenta réellement l'aventure hiéroglyphique, se bornant à se faire traduire par des prêtres goguenards la teneur de certains papyrus, ou la signification de certains textes gravés sur les murs des temples. Il faut bien reconnaître que les fables racontées par ces religieux humoristes ne pouvaient que laisser pantois des « scientifiques » ! Aucun ne chercha donc à discerner le vrai du faux, faute de savoir lire dans le texte, le « b » du « a » de « ba » ! (Le « Ba » étant ici un jeu de mots hiéroglyphiques dû à la subtilité de ce langage, puisque le « Ba » est la « Parcelle Divine » de l'âme humaine : celle qui forge la conscience et la spiritualité.)

La confirmation de cet état de fait en est fournie par Clément d'Alexandrie, chargé de la compilation de la fameuse bibliothèque, qui écrivait : « S'il

fallait que je cite ici tous les noms des Grecs qui ont plagié le savoir égyptien, un livre de mille pages n'y suffirait pas¹ ! »

La Grèce, s'emparant de bribes scientifiques et philosophiques, supputa rapidement des théories en rapport avec sa propre conception spirituelle. Elle enfanta dès lors d'applications intellectuelles qui prirent des dimensions insoupçonnables actuellement, et ce dans de multiples disciplines, y greffant de plus une iconographie religieuse nouvelle. D'un seul coup furent restituées plusieurs formes légendaires archaïques du dieu primitif, résultat d'un premier schisme, dix millénaires auparavant !

C'est ainsi que bien avant Platon, les grands penseurs hellènes comprirent dans l'étonnement le plus vif, que tout existait déjà depuis un temps tel qu'il était impossible de le calculer ! Ils s'aperçurent que la vie elle-même n'était qu'une suite préconçue dans un tout tourbillonnaire qui ne se perpétuait dans l'avenir qu'en une suite de hauts et de bas.

Et c'est cette vision primordiale de la création qu'il faut toujours garder en mémoire. C'est celle qui est encore visible aujourd'hui, deux mille ans après que la dernière recopie du texte a été gravée sur les murs de plusieurs édifices religieux d'Égypte, ceux-là mêmes que les voyageurs étrangers antiques contemplaient avec ahurissement.

Les premières gravures, celles des plus anciennes constructions, y étaient déjà finement ciselées, et avaient toutes une signification des plus précises. Modelées avec amour, elles contaient la gloire du Dieu-Un. Cela se pratiquait en un siècle si reculé de notre Antiquité, que la première pierre destinée

1. *Les Stromates*, livre VI.

à ériger l'Acropole d'Athènes n'était pas encore extraite de la carrière, elle-même encore inexistante ! Le témoin patent de cette disproportion dans les dates et les constructions en est constant sur les mille kilomètres du Nil. Tel à Karnak, la cité religieuse de l'ancienne Thèbes visitée par Homère, dont les cent trente-quatre colonnes de vingt-six mètres de hauteur de la salle hypostyle font encore l'admiration et l'étonnement de tous les touristes !

Solon, qui fut le Sage des Sept, y séjourna sept années, à l'ombre des temples de Saïs, près de deux siècles avant que n'y parvienne notre jeune héros. Il y obtint le concours des prêtres, afin d'apprendre le sens caché des hiéroglyphes, et pouvoir lire dans le texte les Annales à sa disposition dans la bibliothèque. Ce fut de cette façon qu'il apprit sur des manuscrits recopiés de textes plus anciens, écrits sur des peaux de gazelle, l'Histoire des « Aînés de Dieu », et de leur continent englouti. Dans un état beaucoup plus fiévreux, il lut ensuite l'Histoire des Survivants et de leurs Descendants, ceux qui parvinrent dans un état proche de l'épuisement, sur les bords du Nil, en leur « Deuxième Cœur ».

A peine de retour sur son sol natal, Solon le Sage, enthousiasmé par ce qu'il avait appris et qu'il savait être une vérité fondamentale pour la perpétuation de la race humaine, s'empressa d'écrire en vers, sous la forme d'un poème épique, l'historique complet de ce peuple et des rescapés de ce drame Sacré : l'engloutissement d'Ahâ-MenPtah, le « Cœur Aîné de Dieu », déclenché par la colère divine sous la forme d'un grand cataclysme. Les survivants, dans leur crainte de voir un tel événement se reproduire malgré les millénaires écoulés, érigèrent dès leur arrivée, sur ce qui deviendrait leur seconde patrie, un temple en remerciement de les avoir conduits sur

les bords du « Grand Fleuve ». Et sur ses murs, ils gravèrent, afin que tous les descendants n'en oublient jamais aucun détail, le récit de leur origine¹.

Ce récit de Solon a été perdu. Mais nous le connaissons non seulement par quelques phrases étonnées de ses contemporains, mais aussi et surtout par Platon, qui s'en servit amplement avant sa perte ou sa destruction pour écrire, sous une forme mystifiée et uniquement à la gloire hellène, une fameuse « histoire » : celle de l'Atlantide. La philosophie platonicienne s'y retrouve, inversant souvent les rôles, de façon que les Grecs soient les civilisés, et les Atlantes les barbares. Il n'y a qu'à lire *Le Timée* et le début du *Critias*, puisque cette seconde partie de la trilogie est restée inachevée, pour s'en rendre compte !

Mais le jeune Mnésarchos, le futur Pythagore, à l'instant où débute cette narration de sa « Vie », vient tout juste d'avoir onze ans. Le temps ayant précédé cette époque n'a pas grande importance, car elle fut exempte de souci pour lui. Dans cette partie de Samos où il naquit, précédant trois sœurs, qu'il dut contempler avec curiosité durant sa première décennie d'existence, sa nature rêveuse et sensible se contenta de croître, telle une plante sauvage mais rare. Puis, réfléchissant, il posa des questions. Et il ne put bientôt plus se contenter des réponses évasives que son père, instruit, certes, mais non érudit, lui faisait.

Et à partir de ce jour, cet enfant aîné devint une énigme où il ne reconnaissait ni sa chair ni son sang ! Sa fortune était incapable de suppléer à son

1. Lire *Le Grand Cataclysme et Les Survivants de l'Atlantide*, du même auteur, aux Ed. Robert Laffont.

ignorance des problèmes naturels que soulevait son fils. Tel était le tourment dans lequel se débattait le riche tailleur de pierres au moment où va commencer l'histoire de Pythagore. Peut-être fut-ce l'honnêteté et la rectitude des pensées qui influencèrent au premier chef sur l'événement que ce père prit la décision de déclencher !

Ce jour-là, un vieux professeur ayant enseigné la philosophie dans une école athénienne réputée revenait à Samos pour y prendre une retraite méritée et mourir sur la terre qui l'avait vu naître et où il lui restait de vieux amis.

L'arrivée de ce vénérable patriarche, le Sage Hermondamas, devint le comméragage de toute la population samienne. Mnésarchos, dès qu'il eut connaissance de la nouvelle, y vit un arrêt du destin, avec la réponse à son angoissant dilemme. Sans attendre, il lui rendit visite afin de lui confier le cas de ce fils trop encombrant parce que doué d'une intelligence qui le dépassait ! Par politesse plus que par conviction de la véracité des dires de Mnésarchos, le vieux philosophe accepta de rencontrer le fils prodige.

Cette première rencontre resta mémorable pour Hermondamas ! Il fut à ce point conquis par l'ouverture d'esprit du jeune garçon, qu'il offrit de diriger son éducation, ce que le tailleur de pierres précieuses accepta avec empressement.

Hermondamas devint ainsi le premier précepteur du jeune Mnésarchos, ce qui acheva l'enfance de l'élève avec ses onze ans. Mais cessons dès à présent de nous introduire dans cette vie. Laissons la parole à cet être extraordinaire dès son plus jeune âge, dont l'existence même tient une si grande place dans l'Histoire !

HERMONDAMAS

Selon la doctrine des pythagoriciens, les Nombres sont pour ainsi dire le Principe, la Source et la Racine de toutes choses.

THEON DE SMYRNE
(*Exp. des Connaissances mathématiques.*)

Si nous enlevions le Nombre à la race humaine, celle-ci ne parviendrait plus jamais à aucune Sagesse.

PLATON
(*Epimonis, 977 b.*)

Aussi loin que remontent les souvenirs de mon enfance, je conserve l'image désemparée de mon père, très honnête dans son métier de tailleur de pierres précieuses, mais affolé par l'inconnu que je devenais en lui posant des questions de plus en plus incongrues, de son point de vue tout au moins ! Surtout durant les quelques semaines qui précédèrent l'introduction d'un précepteur dans ma vie.

J'allais avoir onze ans, et je me dois de l'avouer humblement : mon insatiable curiosité ne connaissait déjà plus de bornes ! A ce moment-là, je m'en souviens, la plus ordinaire de mes actions quotidiennes avait eu soudain une importance d'autant plus primordiale dans mes pensées, qu'aucun de mes proches, et encore moins l'auteur de mes jours, ne pouvait me fournir d'explication satisfaisante ! Je m'étais aperçu qu'en allant d'un endroit à un autre par un simple désir, je marchais... Pourquoi mes pieds se mettaient-ils ainsi en action, mus par deux jambes, avançant en cadence, l'une allant devant l'autre, et soutenant un corps qui ne semblait faire que suivre alors que la décision partait de son sommet ? L'ahurissement à l'entour était tel que je me demandais même si j'étais normal ! Et je gardais pour moi l'autre question angoissante qui me restait en tête : pourquoi n'avait-on que deux jambes à l'encontre du reste des créatures ? Si nous étions faits ainsi : était-ce une anomalie de la nature ?... Pourquoi ? Pourquoi ?... J'aurais pu continuer pendant des heures, et même des jours, à poser des questions qui paraissaient absurdes, je le sentais bien ; mais je savais au fond de moi-même le bien-fondé de mes demandes. Mais nul être sur cette île n'était capable de me comprendre ! Mon père moins que tout autre, qui aurait, certes, été plus réconforté de me savoir plus intéressé par la taille des pierres précieuses ! Mais je n'apparaissais à ses côtés que lorsqu'un capitaine, retour du lointain Orient ou de l'Égypte, amenait des bijoux et racontait des récits à peine croyables de ces fabuleux pays.

Mon silence émerveillé, dans ces moments-là, cachait mal mon angoisse : que deviendrais-je si nul ne venait à mon secours et que je sois obligé de

devenir un travailleur uniquement manuel, cloué à son labeur ?... Les bijoux paternels, d'une taille très fine, avaient beau être célèbres dans toute l'Ionie, il n'en restait pas moins vrai que je ne me sentais nullement cet esprit créateur là !

Les dieux eurent-ils pitié de mon désarroi en décidant de venir à mon aide avant que je n'échappe à mon véritable destin ? Avec le recul du temps, j'en suis intimement persuadé. Toujours est-il qu'après un long dialogue sur mon avenir, avec mon père, qui nous laissa tous les deux désemparés, celui-ci reçut le capitaine du navire qui, tout en ramenant des pierres, avait débarqué un enfant du pays bien connu, Samien comme nous : le Sage Hermondamas. Il rentrait au port pour y terminer paisiblement ses jours après une carrière estimée et vénérée dans l'école de philosophie la plus célèbre d'Athènes. Mon père, en tant que digne représentant des membres de sa corporation au parlement de Samos, avait à plusieurs reprises reçu le vénérable professeur lors de ses brefs séjours de repos. Aussi, dès que la nouvelle fut bien ancrée dans son esprit, décida-t-il d'aller lui souhaiter la bienvenue... et lui parler de moi.

Ce ne fut que le lendemain que je connus les détails de cette rencontre, lorsque la servante, après m'avoir baigné et revêtu d'une nouvelle tunique de lin blanc, me conduisit à mon père, déjà prêt à m'amener auprès du célèbre patriarche.

Les deux hommes s'étaient retrouvés finalement autour d'une table bien garnie, vidant de nombreuses coupes de ce bon vin épais des vignes de nos coteaux. L'auteur de mes jours s'était alors apitoyé sur son sort d'être affligé d'un aîné que sa profession rebutait et qui ne cherchait, disait-il, qu'à s'élever au-dessus de sa condition. Je pense que les

effluves du vin capiteux avaient déjà troublé son jugement et qu'il ne pensait pas véritablement que j'étais tombé aussi bas !

Il n'en restait pas moins vrai que l'énoncé, par mon père, de certaines de mes questions restées sans réponses, avait fait dresser l'oreille du Sage Hermondamas. Ne semblant pas me prendre très au sérieux, il avait néanmoins accepté de me recevoir, pour, ajouta l'homme honnête qui ne voulait toutefois pas s'avouer vaincu devant son jeune fils, être sermonné, par un homme d'expérience, qui saurait me démontrer mes absurdités !

J'étais bien trop excité et fiévreux par cette rencontre pour en vouloir à mon père. Le vieil homme, tant aurolé par sa sagesse et son savoir, ne pouvait pas ne pas comprendre ce qui se cachait derrière l'éclat embué de mes yeux ! J'étais tellement paralysé par ce que je sus être plus tard une très forte timidité, que je balbutiai lamentablement ! Les mots se bousculaient tellement au fond de ma gorge qu'aucune phrase sensée ne parvenait à éclore. Cette rencontre se révélait être un fiasco !

Mon père s'indignait silencieusement devant mon air implorant et misérable. Il était prêt à éclater lorsqu'il prétendit qu'il était temps pour nous de partir. J'étais quant à moi prêt à fondre en larmes, et je lâchai tout de go cette phrase, qui résumait si bien ma pensée :

— Maître ! Je vous en prie : apprenez-moi ce que c'est que la vie ! Je veux vivre ! En travaillant, certes, mais en comprenant aussi ! Apprenez-moi tout ce que vous connaissez et qui me manque tant pour être en paix...

Mon impolitesse était flagrante et insensée ; aussi mon père s'apprêtait-il à me tancer sévèrement. Il fut arrêté dans son élan par un geste de la

main d'Hermondamas qui souriait, d'un air satisfait :

— J'accepte d'être ton précepteur, ô jeune écervelé ! Je me charge de te transmettre mes connaissances, cependant pas aussi grandes que tu sembles le croire. Mais cela me rappellera ma jeunesse, tout en m'en ramenant un peu au déclin de ma vie. Nous commencerons donc dès demain, si ton illustre artiste de père nous donne son accord, bien entendu...

Les détails de la transaction financière qui suivit m'échappèrent en totalité. Je ne repris mes esprits que sur le chemin du retour, aspirant à pleins poumons un air qui semblait raréfié à mon cœur éclatant de bonheur. La voix de mon père n'était qu'un bourdonnement uniforme qui m'importait d'autant moins que je savais que son acceptation était acquise.

Par contre, je me souviens mieux de la première leçon reçue dès le lendemain, qui m'apparut enfin comme une ouverture béante, dans laquelle je ne demandais qu'à m'élancer.

Hermondamas avait choisi de m'entraîner en dehors des murs de la ville, sous prétexte d'en profiter pour se repaître la vue des paysages de son enfance. Nous avons gravi une des collines dominant Samos, et mon Maître n'était apparemment pas plus essoufflé que moi. Du sommet, nous avions un panorama splendide du port et d'une étendue liquide de couleur émeraude, d'une beauté à me laisser muet. Ce que voyant, Hermondamas me fit signe de m'asseoir sur un rocher, près de lui, avant d'entamer un long monologue que j'écoutai passionnément :

— Contemple cette mer immense, au bord de laquelle tu vis ; regarde-la bien, ô mon jeune rêveur,

car tu ne la connais cependant pas ! Elle semble vouloir engloutir ce coin de terre où nous sommes, en l'encerclant ; elle le menace depuis l'éternité passée, pourtant elle le respecte. Cette harmonie naturelle entre le sol et l'eau a permis à l'homme, à son habileté, d'y bâtir une ville prospère, d'y ériger des temples à l'usage de chacun de nos dieux, dont les fondations plongent jusqu'au fond des eaux du port. Tu aimes la nature, cela se voit à l'éclat de ton regard, et cela se sent à ton respect silencieux devant ce spectacle. Apprends donc à mieux la connaître, et ta soif de savoir le pourquoi de toutes choses se rassasiera. Je suis certain, qu'ensuite, tu répondras par toi-même à ce qui te semble encore des énigmes. Lorsque tu auras acquis quelque expérience, et que je ne te serai plus d'aucune utilité, tu entreprendras les grands voyages que je n'ai pu accomplir, à mon grand désespoir ! Ils affineront la grande compréhension que ton âme sera apte à emmagasiner.

Spontanément, je tournai mes yeux vers le visage plissé d'amertume qui me surplombait, lui répondant en un soupir :

— Que ne suis-je déjà grand, ô mon Maître !

— C'est pourtant un avantage que tu regretteras de plus en plus, lorsque les ans te courberont de leur poids ! L'impatience est un vilain défaut dont il ne faut point t'affliger. Regarde plutôt cet aigle, là-bas, il survole le sommet du mont Idar, près de l'élévation en surplomb, à main gauche...

— Oui, je le vois bien ; il plane si majestueusement que son repos ressemble presque à une somnolence !

— C'est ce qu'il te semble, ô jeune écervelé ! Il a les yeux grands ouverts, crois-moi, car il veille

attentivement sur sa progéniture en tournoyant au-dessus de son nid.

— Mais je ne les vois pas ! L'endroit est beaucoup trop éloigné.

— Je ne les vois pas non plus ; mais ils sont là car c'est l'époque. L'aigle tournoie toujours autour du même point en larges cercles. Ses petits sont là en l'attente du retour de la mère partie en quête de nourriture qu'elle ne tardera pas de ramener à leur intention. Le père, lui, surveille, et ne laissera nul autre être vivant approcher de l'endroit.

— Que c'est beau...

— Et le moment venu, c'est le père qui aidera les petits aiglons à effectuer leur premier vol, en soutenant les battements des petites ailes mal déployées autour du nid. C'est cela qu'il te faut surtout retenir de la nature : sa beauté. Tu devras toujours la regarder en face, pour comprendre par toi-même en quoi tu devras imiter ses bienfaits. La leçon que tu peux garder de ceci est que chaque chose arrivera en son temps. Aucun aiglon ne sera capable de s'envoler avant que le père n'ait décrété le moment venu. Sinon, eh bien, l'oisillon s'écrasera au sol ! Donc, patiente toi aussi, en l'attente de pouvoir t'ébattre seul. Alors tu voleras, toi aussi, de tes propres ailes, ô futur grand homme !

— Ne te moque pas de moi, toi qui es vénéré des dieux, je t'en prie. Je ne demande qu'à apprendre.

— C'est pour cela que nous sommes ici. Commençons d'abord par te faire connaître notre si jolie patrie de Samos, que tu la conserves en ton cœur, lorsque tu seras loin.

— Mais je la connais déjà bien, ô Maître !...

— Le crois-tu ? Dis-moi donc quel était le nom

de Samos, au temps où les dieux s'abreuyaient encore ici ?

Cette question me laissa pantois, car je ne me doutais même pas que le lieu qui m'avait vu naître s'appelait autrement dans un passé lointain. Décidément, j'avais beaucoup à apprendre, comme le disait si bien ce maître respecté. Il était temps que je suive ses conseils éclairés si je voulais devenir un homme ! Mon air malheureux, en secouant négativement la tête, ne le fit même pas sourire. Ce fut d'un ton faussement bourru qu'il dit :

— Tu vois, ô jeune enfant présomptueux, pour grandir, il faut enfoncer plus profondément les racines du savoir sous son crâne ! Sache que ce pays béni s'appelait autrefois : Parthénéios. Puis les humains qui vinrent ensuite peupler l'endroit étaient des Cariens. Ils nommèrent ce territoire Mélamphylas, avant de devenir Anthénus.

— Que je suis ignorant, ô Maître ! Je ne connaissais non seulement aucun de ces noms, mais rien des peuples qui habitèrent ici avant nous. Pourrai-je devenir un jour un puits de science comme toi ?

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es ! D'ailleurs, rassure-toi : je me demande combien de Samiens adultes savent cela aujourd'hui. Probablement guère plus que les doigts de tes deux petites mains ! D'autant qu'au gré des invasions qui suivirent, notre pays eut quantité d'autres noms avant de devenir Samos, avec son privilège très rare de tenir le milieu entre le septentrion et l'occident. Ainsi, le promontoire de Trogylium, vis-à-vis de Mycale, délimite la frontière de notre Ionie.

Je restai médusé, la bouche muette, arrondie par l'étonnement. Un abîme, qui me semblait infran-

chissable, me séparait du vieil homme. Le chemin que j'avais à parcourir, pour le rejoindre, me parut terriblement long ; si long même, qu'il m'était inaccessible ! J'en frissonnai soudain, malgré la chaleur dégagée par le soleil déjà haut dans le ciel. Ma moue enfantine de désolation et mon air éperdu firent fondre son vieux cœur :

— Ne sombre pas dans un excès contraire en te noyant dans une ignorance qui n'est que passagère. Je peux t'assurer qu'à ton âge, j'en savais bien moins que toi ! Et en cinquante ans d'enseignement, je n'ai vu que deux cas d'élèves semblables au tien ; encore devrais-je ajouter qu'ils avaient respectivement quinze et seize ans ! Tu es digne d'avancer dans la voie philosophique, à la recherche des réponses les plus difficiles et les plus abstraites.

Mes pensées n'en restaient pas moins sombres :

— Je me sens pourtant si petit, ô Maître ; à tous les points de vue...

Hermondamas plissa les lèvres en un sourire fugitif, tout en lissant sa barbe blanche, comme pour se donner une contenance plus en rapport avec son âge. Après une longue méditation silencieuse que je respectai, il leva une main devant lui, groupant ses longs doigts décharnés vers une direction lointaine, en face de nous, et y pointa son index :

— Regarde cette baie unique, au couchant : au fond de l'anse se trouve un môle qui s'avance vers la digue, en resserrant l'entrée du port...

— Je la vois bien, ô Maître ; c'est la grande jetée, celle qui mesure plus de deux stades de longueur. Tous les étrangers qui passent par Samos s'en émerveillent et disent que c'est un chef-d'œuvre.

— C'en est un ! Non seulement par son archi-

teature, mais aussi parce que c'est de cet endroit que partirent les nefs de Batus.

— Batus ?...

Cette fois un franc sourire apparut sur le visage de mon professeur. Mon ignorance lui sembla naturelle, et il ajouta :

— Oui, Batus. Un fier marin samien, continuateur de notre célèbre race de colonisateurs. Il embarqua de cette jetée avec ses hommes pour aller en Afrique. Il y fonda la lointaine Cyrène, dans laquelle il laissa les cinq cents émigrants qui l'avaient accompagné, pour y croître et prospérer. C'est un des attraits de cette magnifique construction, qui est notre troisième merveille...

Me retrouvant sur un terrain plus solide avec les merveilles, je me redressai pour parler et faire étalage de mon peu de connaissances. Mais mon précepteur, s'en apercevant et désirant sans doute m'éviter une fausse joie, enchaîna sans me laisser le temps d'émettre une parole :

— ... La première étant notre célèbre aqueduc. Tu le savais, je pense ?

L'air ingénu d'Hermondamas me dispensa de me chercher une excuse :

— A vrai dire, je pensais qu'il n'arrivait qu'en second.

— Quelle que soit la construction que tu places en premier, sache que cela est faux, et que ce serait à tout le moins une folie. L'aqueduc de Samos est la première des merveilles de notre patrie, ô jeune futur savant ! Ne commets donc plus d'erreur de ce genre.

— Mais pourquoi est-ce la première, ô mon Maître ?

— Un moment de réflexion te permettrait sans doute de répondre toi-même à cette question. Tout

simplement parce que l'acqueduc est porteur de l'eau douce nécessaire à notre vie ! C'est lui qui amène en ville les eaux des sources de l'Imbraxos, sans lesquelles tu n'aurais rien à boire chez toi. Comme sans eau la vie n'est pas possible, la création de cet acqueduc a été la plus importante de toutes.

— Vu sous cet angle...

— Tu te mets déjà à parler en termes géométriques ! Mais il n'empêche que l'édifice lui-même est d'une architecture osée. Elle est si remarquable qu'à elle seule elle mériterait déjà le titre de merveille des merveilles ! Regarde : sur le chemin qui mène de Pyros à Mylès, apparaissent les canaux de sept pouces de diamètre. D'ici, on ne dirait jamais que ce sont des tubes en aggloméré¹. Leurs bâtisseurs ont tellement bien conçu l'arrangement, qu'il se fond et fait partie intégrante du paysage !

Bien que j'eusse vu à maintes reprises ce travail, je semblais le découvrir tel qu'il était pour la première fois. J'admirais ainsi cet ouvrage gigantesque que des ombrages naturels masquaient le plus souvent, percés de-ci, de-là, par des arches harmonieusement arc-boutées sur des rocs de même teinte. Et une autre question surgit en ma tête, que je ne cherchai pas à retenir, ma curiosité prenant le dessus sur la politesse :

— Quelle est la seconde merveille de Samos, vénéré Maître, je n'ose plus émettre une hypothèse ?

— Sans aucun doute il s'agit d'un monument religieux, mais les avis diffèrent sur le nom à lui donner. En ce qui me concerne, j'ai une préférence

1. Il s'agit bien entendu d'une matière composée essentiellement d'argile et de paille qui, séchée au soleil, permettait toutes les constructions.

marquée pour un édifice que tu es beaucoup trop jeune pour connaître de l'intérieur, car tu n'es pas encore en âge d'y apporter tes offrandes. Il s'agit du vieux temple de Neptune, bâti par les dieux eux-mêmes. C'est te dire que son ancienneté est telle qu'il est devenu le plus vénérable et le plus ancien lieu de culte des marins et des armateurs. Il assure la protection et la prospérité de tous les bateaux samiens, grâce à Neptune qui assure éternellement une veille bénéfique sur ceux qui viennent là lui demander aide et assistance. Demain, nous ne nous verrons qu'après midi, car j'ai promis de rendre visite, dans ce temple, au poète Ménodote, qui y compose en ce moment un traité exemplaire sur les origines de ce dieu marin, issu des eaux de chez nous pour y donner naissance aux nymphes. Son travail est attendu avec un vif intérêt à Athènes... Mais il est temps de redescendre ! Ton jeune estomac n'est pas encore habitué à ne se repaître que de longues tirades et d'écrits poussiéreux ! Retournons vers des aliments plus solides... bien que plus sordides en ce qui me concerne !

Ainsi s'acheva ma première leçon, qui m'apporta bien plus que tout ce que j'avais pu imaginer lors de mes ardentes prières aux dieux. J'étais bien plus heureux durant cette descente vers Samos et la demeure familiale que je ne l'avais jamais été : je me sentais vivant ! Parallèlement à notre sentier, scintillait un ruisseau cascadeur, qui chantait sa joie en frissonnant contre les touffes de roseaux au milieu desquelles piaillaient des nichées d'oisillons.

Rapidement, nous fûmes de retour en notre bonne ville, vieille de plusieurs millénaires, mais où la fraîcheur de l'eau courante amenée par notre première merveille faisait s'épanouir d'innombrables sycomores à l'ombre desquels surgissaient de

multiples fontaines en eau libre, ou bien mues par des roues à aubes.

Partout, la vie était gaie, bruyante et vivace, animée par le travail des artisans installés devant leurs échoppes. Une rumeur des plus joyeuses régnait sur le port qu'il nous fallait longer. Des chœurs et des chants s'élevaient de tous côtés où des navires s'ancraient. L'un d'eux déchargeait en ce moment quantité de balles de textile ; un autre se débarrassait d'une masse invraisemblable de volailles caquetantes ; un autre encore de montagnes de minerais. Peut-être mon père était-il là, à la recherche de pierres précieuses ? Mais non ! A peine arrivâmes-nous sous le porche de notre maison, qu'il se précipita dans la cour, à notre rencontre. Pour une fois, il avait laissé son commerce à la mi-journée, anxieux sans doute qu'il était de connaître le verdict du vénérable professeur. Je voyais au regard scrutateur qu'il dirigeait vers Hermondamas, qu'il s'attendait à un verdict effrayant ! Il avait sans doute peur d'entendre dire que je n'étais qu'un jeune garçon inapte également à toute occupation mentale ! Mais la politesse l'emporta, et il salua respectueusement son hôte :

— Sois le bienvenu dans cette demeure, vénéré Sage. Toi qui as appris à connaître le cœur des hommes autant que la volonté de nos dieux, pardonne cette impolitesse à mon angoisse : dis-moi en toute franchise ce que tu penses de la chair de ma chair : le jeune Mnésarchos !...

Hermondamas regarda mon père avec bienveillance, contemplant un instant ce visage marqué par une anxiété bien visible. Après un long moment, il leva sa main droite, comme pour lui donner sa bénédiction, après quoi il répondit par une phrase

dont chacun des mots agissait comme une caresse sur mon front :

— Il ne faut avoir aucune crainte pour ton fils, ô toi qui doutes de ta chair ! Ses petites oreilles ne sont plus à l'écoute de son bas du dos : il n'est nul besoin d'un bâton pour le mettre sur un bon chemin ! Ton jeune Mnésarchos est marqué au front pour accomplir une destinée plus importante que ne le fut la mienne ; et bien avisé celui qui pourrait dire aujourd'hui où il s'arrêtera !

Mon père parut désorienté par cette tirade. Cet aveu d'un homme bien plus expérimenté que lui en cette matière le déconcerta tellement, qu'il en perdit le fil réel de son anxiété. Il ne posa qu'une question terre à terre qui me parut risible vu l'euphorie qui m'étreignait, mais qui, dans le fond, était bien compréhensible :

— S'il en est ainsi, vénéré père, peux-tu me dire avec ta sagesse, à moi qui suis près de la tombe, ce que deviendra mon commerce si prospère, si mon fils l'abandonne ?

— Il ne l'abandonne pas puisqu'il n'est pas encore en âge d'y entrer. Mais tu dois avoir près de toi assez d'ouvriers qualifiés pour n'avoir aucune crainte au sujet de la continuation de tes œuvres artistiques si coûteuses. Cependant, ton fils pourra toujours apprendre à tailler aussi les pierres, afin qu'il ait en sa possession une occupation manuelle qui lui serve pour la détente de l'esprit. Cela sera très bon. Mais mon expérience personnelle tout au long de cette longue vie, à moi qui suis plus près que toi de l'au-delà de la vie terrestre, c'est que certains d'entre nous sont manifestement marqués pour accomplir une mission précise en ce bas monde. Ton fils est de ceux-là, même s'il m'est impossible de dire à quel point sa tâche sera hors du commun !

Pendant cette longue tirade, nous finissions de traverser la cour intérieure. Arrivés devant le porche d'entrée du bâtiment réservé aux hôtes, mon père s'inclina courtoisement, tendant une main en invitation :

— Veuille pénétrer sous cet humble toit, et sache que tu y es désormais chez toi, quelle qu'y soit la durée de tes séjours.

Pendant que Hermondamas et mon père s'installaient confortablement sur les bas divans, je restai debout, ne sachant à vrai dire que faire. Devais-je rejoindre ma mère et mes sœurs dans l'autre corps de bâtiment pour y prendre ma collation, ou bien devais-je rester en compagnie des adultes ? L'auteur de mes jours ne fit aucun effort pour trancher le dilemme qui était le mien, et il s'adressa au contraire au vieux philosophe, poursuivant son idée devenue fixe :

— Faut-il vraiment que je m'oblige à considérer mon unique fils comme un être différent de moi ?

Le vénérable Sage eut un mince sourire quelque peu mystérieux, tout en me regardant d'un œil manifestement complice, me transmettant ainsi un avis d'égalité. Soulagé, je m'assis promptement à leurs pieds, cependant que mon maître répondait :

— D'ores et déjà, j'ai pour ton fils une affectueuse estime. Il est indéniable que nos dieux se sont alliés pour lui décerner les facultés uniquement réservées à ceux destinés à faire de grandes choses. Il est si hautement marqué que cela peut te paraître invraisemblable en regard de ce que tu peux considérer comme ta basse origine. Mais regarde la nature autour de toi, ô mon respectable ami, par exemple la végétation. Les mauvaises herbes croissent sans aucune difficulté, partout où nul humain n'y met bon ordre afin de planter quelques bonnes

les portes de l'étrange

Lorsque les survivants d'Ahâ-Men-Ptah, l'Atlantide platonicienne, débarquèrent, anéantis par l'engloutissement de leur première patrie, sur la côte du Maroc actuel, ils ne se doutaient pas que ce ne serait que quatre mille ans plus tard que leurs « Cadets » arriveraient enfin dans le « Deuxième-Cœur-de-Dieu », Ath-Kâ-Ptah (Ae-guy-ptos en grec, Egypte en français) qui leur était destiné.

C'est l'histoire de cette implantation exemplaire réalisée génération après génération, siècle après siècle, et millénaire après millénaire, qu'Albert Slosman révèle dans ses moindres détails. Seize années de recherches incessantes, tant sur les bords du Nil qu'en Syrie et en Israël, lui ont permis de retracer toutes les péripéties dramatiques et historiques de deux peuples frères par les liens du sang.

L'arrivée des premiers pionniers s'effectua dans la seule boucle que fait le « Grand Fleuve » sur toute sa longueur et située à sept cents kilomètres au sud du Caire en un site qui fut appelé : Ta Nout-Râ-Ptah : « Lieu béni de Dieu, du Soleil et du Ciel », autrement dit « le lieu en harmonie avec tout l'Univers ». Ce nom devint Tentyris en grec, Dendrah en arabe et Dendérah en français.

Pour la première fois depuis que s'est déroulée cette gigantesque fresque historico-religieuse, le berceau du monothéisme ressuscite par les révélations de l'auteur. Dendérah est l'endroit le plus important d'Ath-Kâ-Ptah, donc de l'Egypte, car... DIEU RESSUSCITA A DENDERAH !

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

